

Zeitschrift: Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber: Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band: 21 (1947-1949)
Heft: 4

Buchbesprechung: Comptes rendus bibliographiques

Autor: Bohnenblust, Gottfried / Meylan, Pierre / Mercanton, Jacques

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

COMPTES RENDUS BIBLIOGRAPHIQUES

Hommage à Henri Miéville, offert par ses amis, collègues et anciens élèves à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire. 1 vol., 209 p. Lausanne, Editions La Concorde, 1948.

L'*Hommage à M. Henri Miéville*, annoncé le 6 décembre lorsqu'on célébrait, à l'Hôtel de la Paix, le soixante-dixième anniversaire du philosophe vaudois, vient de paraître. M. Louis Meylan, dans une introduction inspirée par la plus chaleureuse des amitiés, fait l'éloge du pédagogue, du philosophe, de l'animateur. Il évoque ce que doivent à M. Miéville ses élèves, ses étudiants, ses lecteurs, les fidèles des Entretiens d'Oron, les membres de la Nouvelle Société Helvétique et de la Société romande de philosophie. Il le sacre poète. Et il lui exprime la gratitude de tous ceux qui, grâce à lui, auront mieux vécu.

La série des travaux est encadrée par un poème de M^{me} Miéville (« Il faut à notre cœur l'inépuisable amour ») et des strophes de M. Philippe Jaccottet.

Les articles, présentés dans l'ordre alphabétique, forment trois groupes. Le premier est consacré à M. Miéville et à son œuvre, le second à l'histoire de la pensée, le troisième à la philosophie systématique.

*

Le premier groupe s'introduit de façon fort plaisante. M. *Louis Junod*, faisant allusion à une phrase du Banquet de Platon, confie à un orateur qu'il invente pour la circonstance, l'éloge du « gêneur salutaire ». Il décrit l'aiguillon vivant, serviteur intransigeant de la vérité souveraine, amant de l'inaccessible, ne respectant aucune autorité qui arrête la pensée, n'admettant aucune unanimité facile. « Je ne comprends pas pourquoi les magistrats ne l'ont pas encore réduit au silence », dit l'orateur imaginaire. Pour notre part, nous félicitons les magistrats en cause de supporter si bien leur Socrate vaudois : dans ce pays paisible et heureux, on fête autrement les soixante-dix ans d'un penseur « malcommode » qu'on ne le fit à Athènes, en 399 avant Jésus-Christ.

M. *Louis Meylan*, reprenant la parole, rend hommage au pédagogue qui, « recherchant courageusement sous les mots la réalité... rétablit les valeurs dans leur juste perspective et libère l'esprit des formules mortes... ». Rappelant les efforts communs lors de la réforme de la loi vaudoise sur l'enseignement secondaire, il préconise l'école d'humanité, authentique initiation

à l'existence pleinement humaine qui réalise son être et répond à sa vocation. *Schola officina humanitatis*.

M. *Henri Reverdin*, ami de jeunesse de son collègue lausannois, nous offre un bouquet de souvenirs : M. Miéville camarade d'études, puis collaborateur au comité de rédaction de la *Revue de théologie et de philosophie* et à la Société romande de philosophie. M. *Robert Piaget* parle du « philosophe dans la cité » : il exalte le penseur qui ne déserte pas la vie publique, qui assure la garde des valeurs les plus hautes. Défense nationale, sécurité collective, conquête de la paix, objecteurs de conscience : quelle que soit la variété des problèmes, l'attitude reste la même.

M. *René Bovard*, dans un article riche et vivant, nous montre M. Miéville animateur et président des Entretiens d'Oron. M. *Samuel Gagnebin*, parlant de « la notion de totalité et de la philosophie de l'esprit », résume le livre le plus important du jubilaire. Esquisse historique, analytique, synthétique, appréciative : exposé d'une clarté, d'une concision, d'une indépendance parfaites.

Enfin, les dernières pages offrent les souvenirs d'études de M^{lle} *E. Zum Brunn* et une bibliographie miévillienne, rédigée par M^{me} Miéville et M. Marcel Reymond ; allant de 1900 à 1948, elle indique les livres, articles et études et annonce une suite impressionnante d'ouvrages à venir.

*

La seconde série de travaux a trait à l'histoire de la philosophie.

M. *Fernand Brunner* consacre une étude fort instructive au « Pansophiae prodromus » de Comenius. M. *Arnold Reymond*, soulignant le mérite de M. Miéville d'avoir fait mieux connaître en Suisse romande certains penseurs allemands, étudie, dans l'œuvre de Nietzsche, le problème de la civilisation qui a hanté l'auteur de *Zarathustra* dans toutes les phases de son évolution tourmentée. Nietzsche cherche les causes de grandeur et de décadence non seulement des civilisations, mais de la civilisation : il consacre son dernier effort à la construction de nouvelles valeurs, sûr qu'il est du retour éternel. M. Reymond s'en tient exclusivement à l'exposé historique. La critique dont on se réjouissait se cache-t-elle dans les derniers mots de cette belle étude : « Toute finalité ontologique est écartée » ?

M. *Edmond Gilliard* présente « Quelques notes sur Rousseau », originales, fortement pensées, denses et drues.

*

La troisième série d'articles est consacrée à quelques problèmes de la philosophie systématique qui ont particulièrement attiré M. Miéville : théorie de la connaissance, philosophie de l'art, de l'histoire, de la religion.

M. *Maurice Gex* présente des « Remarques épistémologiques sur la connaissance des hommes ». Il montre un intérêt très justifié, et assez nouveau chez nous, pour la caractérologie qui s'est si puissamment développée durant les dernières décennies. On ne tient compte ici (à part Gross) que de la science occidentale. « La caractérologie est une connaissance qui utilise comme instrument des types et qui vise à travers eux l'individu dans sa singularité absolue. » Définition heureuse, qui évite les étiquettes et respecte l'ineffabilité de la personne.

M. *Fritz Medicus* fait part, en allemand, de quelques considérations pertinentes intitulées « Art et vie ». « L'art est la vie qui s'exprime ». Il nous aide à vivre, il ne nous en dispense pas. Pages de tenue classique, très proches des idées de Schiller. M. *Marcel Reymond* parle de « Trois fonctions de la vie de l'esprit : la culture, la critique, la création ». Il nous les faut toutes trois : ce sont trois manières de saisir l'être, chacune ayant son privilège et ses limites. Pour M. *J.-Claude Pignet*, art et philosophie ne sont pas absolument séparés, l'un travaillant sur les images, l'autre sur des concepts ; l'art ne renie pas les concepts, et la pensée ne rejette pas la réalité. S'il y a compénétration, l'orientation est cependant inverse. Par un effet d'amour et de sympathie l'artiste s'identifie à l'objet beau et le philosophe à l'idée vraie.

On lira avec un vif intérêt les pages de M. *Henri Germond* sur « La connaissance religieuse et les mythes primitifs » où il est question du sens, du contenu, de l'universalité des mythes, enfin du mythe et de la connaissance.

Enfin, après les « Réflexions philosophico-politiques » de M. *Gustave Herrmann*, M. *Gabriel Widmer* expose ses « Réflexions sur le problème des rapports entre la foi et la raison ». Ces pages ne pouvaient pas manquer dans un volume publié en hommage à M. Henri Miéville. Le problème capital dont il sait toute la gravité est présenté avec une compréhension profonde. « Comment coordonner des formules dogmatiques élaborées au IV^e siècle avec les expressions de la pensée contemporaine ? » Comment éviter, d'autre part, l'abandon des valeurs essentielles de l'Évangile ? M. Widmer propose de ne pas déprécier totalement la foi constituée, mais de refuser d'en faire une idole, de dépasser la lettre et de retrouver l'esprit.

*

Hommage digne de l'homme. Ce livre exprime une gratitude sincère et méritée. Il sera pour M. Henri Miéville, nous n'en doutons pas, un puissant encouragement.

Dans le sillon d'automne il faut persévérer...

GOTTFRIED BOHNENBLUST.

E. BUENZOD, *Pouvoirs de Beethoven*, 1 vol., Lausanne, F. Rouge & C^{ie}, 1947.

M. Alfred Pochon a eu la main heureuse en accueillant dans la collection « Musiciens et leurs œuvres »¹ une réédition de *Pouvoirs de Beethoven*, d'Emmanuel Buenzod, dont le premier tirage en 1936 avait été rapidement épuisé. En relisant cette œuvre attachante et d'une absolue sincérité, on se rend compte, maintenant que les années ont passé, que le succès qu'elle avait obtenu n'était pas dû à des circonstances favorables ou à un snobisme qui, comme on sait, fleurit abondamment dans les parterres et les cieux de la musique. Car elle répondait, et répondra toujours, à un besoin intime de notre âme qui est de connaître les secrets et les magies d'un art dans lequel nous voudrions inlassablement pouvoir nous retrouver. Jamais notre attente n'est déçue et, à la suite de M. Buenzod, notre cœur se surprend à communier avec un guide si perspicace et sensible dans sa prospection des horizons familiers.

Si l'entente se révèle si parfaite, c'est que l'écrivain et musicologue a su ici nous saisir par un accent de conviction et d'enthousiasme qui n'avait pas atteint le même palier dans ses études sur Mozart et Schubert. Beethoven est pour lui la plus grande révélation de la musique, et cette révélation a conditionné les jugements qu'il a portés sur les autres œuvres qu'il aimait, celles de Bach, des principaux romantiques, de Moussorgski, de Debussy, et naturellement aussi elle a abouti à rayer de son univers des compositeurs dont l'inspiration et les modes d'expression sont à l'opposé du maître de Bonn, Chopin par exemple et la plupart des modernes.

Notre propos ne consiste cependant pas à établir des affinités et des tendances qui mériteraient, tant les travaux musicaux de M. Buenzod sont considérables, une étude d'ensemble, mais à dire après beaucoup d'autres le mérite essentiel de cet ouvrage. L'auteur veut peindre, nous avoue-t-il, Beethoven seul avec ses démons ; il désire nous donner, dans une évocation doublée parfois d'une méditation, une image de l'artiste en lutte avec son temps, sa nature et son génie. En bref — mais nous concevons le danger de ce raccourci qui décolore la pensée — il cherche à nous montrer comment le surhumain s'est réalisé dans l'ordre humain, à nous décrire de quelle manière l'artiste s'est peu à peu dégagé de ses entraves terrestres pour écouter et transmettre son message intérieur.

¹ Nous voudrions relever l'excellente présentation de ce volume, bien supérieure à celle de l'édition de 1936. Néanmoins nous déplorons l'absence de la discographie beethovénienne figurant dans l'édition de Corrêa, qui serait actuellement d'autant plus utile que plusieurs dernières parutions révèlent des interprétations nettement insuffisantes. M. Buenzod, en avisé discophile, eût pu nous guider sur ce chemin avec autant de persuasion qu'il l'a fait alors.

Pour cela, il fallait faire abstraction des monceaux d'ouvrages que Beethoven a inspirés dans les domaines les plus opposés, de cette gangue de gloses, de commentaires, d'analyses pédantesques dont la connaissance est jugée indispensable pour donner des bases sérieuses à une étude de ce genre. C'était adopter la solution la plus difficile, celle qui interdit l'abus des citations et exclut les déballages d'érudition ou de technique qui ne font illusion que sur les profanes.

Dans cette démarche hardie, l'auteur a parfaitement réussi. Page après page se déroule le film poignant de cette existence, fille de la solitude et de l'incompréhension. Beethoven, le plus individualisé des musiciens, humain, sincère, tenace, semblable à nous par ses souffrances et ses joies, se détache de l'auréole de légendes tissées par des armées d'exégètes, se dresse devant nous avec la force de son génie, mais aussi avec le cortège des vicissitudes et des occupations toutes simples de la vie quotidienne. Et nous aimons cette image si juste de cet homme qui, au fond, n'a ni brillant ni facilité, mais parvient à s'exprimer grâce à un labeur acharné. Elle est belle et généreuse, elle fait espérer et console.

Le secret de la magie qui nous fascine dans cette œuvre bouleversante ? On croit le reconnaître dans le souffle par lequel elle s'empare simultanément du cœur et de l'esprit, dont elle comble les mille facettes. Il réside aussi, n'est-il pas vrai, dans l'harmonie parfaite de la substance et du cadre formel, et dans le choix de l'instrument adéquat à telle forme d'expression qui motivait l'admiration de Strawinsky.

Certes, Beethoven n'a pas été un novateur en toutes choses. Si Debussy trouve puéril la scène du ruisseau et le « petit orage » de la *Pastorale*, si les harmonistes pensent que le maître s'est peu soucié d'échapper au joug d'une implacable tonalité — et pourtant plusieurs de ses œuvres, par exemple la *Sonate en ut majeur* (op. 53) témoignent du contraire — c'est que le problème pour le musicien consistait à exprimer son drame intérieur par une substance musicale. Or, il s'est trouvé que les formes acclimatées par Bach, Haydn et Mozart étaient assez nuancées pour contenir cette substance.

Le livre de M. Buenzod nous incite à ne pas accorder trop de crédit aux tenants de la seule musique pure. Il défend la cause d'un art plus humain qui, d'ailleurs, n'exclut aucune autre forme d'expression. Peut-être l'auteur se laisse-t-il conduire, dans son apostolat, à des affirmations à notre sens trop intransigeantes, et dangereuses par surcroît : quand il dit, par exemple, qu'on ne peut valablement opposer personne au maître de Bonn dans le domaine de la symphonie, de la sonate et du quatuor. Elles pourraient laisser croire que le grand nombre des œuvres a influencé l'appréciation. Pour beaucoup, une mélodie de Duparc comble plus que vingt lieds de Brahms. Toujours est-il que cet ouvrage, précieux entre tous, illumine des intentions qui nous étaient restées étrangères, nous facilitant l'accès des régions où notre âme aime à s'épanouir.

PIERRE MEYLAN.

A. R. HOHLFELD, MARTIN JOOS, W. F. TWADWELL, *Wortindex zu Goethes Faust*, 1 vol., 161 p., University of Wisconsin, Department of German, 1940.

« Im Anfang war das Wort ». On connaît l'importance de cette parole pour l'œuvre capitale de Goethe. *Faust*, tout en tâchant de l'interpréter, en obtient la métamorphose : « Im Anfang war die Tat ». Les savants américains auxquels nous devons ce vocabulaire moderne ne visent pas à pareille exégèse : leur but est de nature lexicologique. Ils n'oublient pas que la parole la plus sublime a besoin de mots pour s'exprimer. En étudiant les moyens dont elle se sert, ils servent l'esprit qui les anime.

Nous avons des vocabulaires spéciaux consacrés au *Faust* de Goethe ; celui de Strehlke est de 1891, celui de Witkowski date de 1936. Mais M. Hohlfeld, dans un article des *Monatshefte für deutschen Unterricht* (XXXII 2, Wisconsin) expose clairement les principes de son travail et de celui de ses collaborateurs. Il s'agit d'indiquer tous les mots — sauf ceux qui reviennent plus de quatre cent fois — dans toutes les formes qui se trouvent dans le texte, en indiquant les vers (ou les lignes de la scène en prose) ; un appendice publié à part y joint les vocables dont usent les indications scéniques qui ne font pas partie du texte du poème proprement dit. Une exactitude fort méritoire, une abnégation considérable se mettent en action afin de présenter aussi minutieusement que possible les matériaux mis au service du génie. Le texte, paru en 1940, était terminé en 1936 : c'est jusqu'à cette date qu'on trouvera citées, examinées et utilisées les éditions et les commentaires de *Faust*. Œuvre digne d'une belle tradition, témoignage magnifique d'une continuité de l'esprit international qui résiste aux épreuves les plus terribles de l'époque.

G. B.

* * *

KLAUS MANN, *André Gide. Die Geschichte eines Europäers*, 1 vol., Zurich, Steinberg Verlag, 1947.

Le prix Nobel de littérature, l'an passé, n'a pas rendu à la figure de Gide beaucoup d'éclat ; le livre que M. Klaus Mann vient d'écrire sur cet auteur ne le fera, je crois, pas davantage. C'est un excellent ouvrage de vulgarisation, bien informé, écrit avec vivacité, discrètement nourri d'impressions personnelles, propre à faire connaître la personnalité de Gide et les divers aspects de son œuvre. Ouvrage de journaliste à large portée plutôt qu'œuvre de critique. Du journaliste, Klaus Mann a les vues générales, l'esprit rapide, l'adresse, la naïveté de l'homme au courant des choses, le goût des problèmes tout faits, le style facile, vivant et composite. Il mène de front, d'une seule main alerte, parfois émue, la biographie de l'écrivain, le récit de ses expériences, le compte rendu de ses ouvrages, les débats qu'ils suscitent. Et c'est un réel mérite de donner forme et intérêt à une matière

si riche, si diverse, parfois inconsistante. Il atteint son objet : faire paraître, dans l'histoire littéraire, trop littéraire, quelquefois bavarde, du siècle, ce personnage, ce masque de comédie intellectuelle qu'est devenu Gide, sur le fond d'une œuvre déjà si atteinte par le temps.

Klaus Mann fait avec finesse l'analyse de certaines crises ; il raconte beaucoup de choses amusantes et pathétiques ; sans vraie touche ni rien qui témoigne d'un sens intime de l'art, il fait sentir le charme ou la qualité morale de certaines œuvres. Son intelligente ferveur ne lui interdit pas quelques libertés critiques, sans, il est vrai, que ni l'une ni les autres dégagent fortement leurs motifs. A travers l'artiste qu'il admire, il voit en Gide une sorte d'apôtre de la vérité, proche, à certains égards, du Romain Rolland que tant d'Allemands ont aimé pour cette raison même. C'est pourquoi, plutôt qu'au moraliste aigu, charmeur, délicat et frivole, moins inquiet qu'amusé d'inquiéter autrui si facilement, descendant non point tant de Montaigne, non pas surtout, comme Proust, des profonds moralistes du XVII^e siècle, mais de tant de vifs esprits émus du XVIII^e, Klaus Mann attribue chez Gide une extrême importance au penseur. Il développe avec insistance les débats posés par *Numquid et Tu*, et le *Retour d'U. R. S. S.* : dans l'attitude de Gide refusant au nom du Christ cette Eglise, qui pourtant est le Christ, et au nom de la Révolution ce parti qui, sans doute, est la Révolution, il voit la liberté de l'esprit se dressant contre n'importe quel dogme. Il lui paraît, semble-t-il, qu'il est moins dogmatique de tenir la vérité pour une idée, à laquelle on se voue, que, comme les marxistes, pour le compte rendu des faits, ou, comme les chrétiens, pour une personne.

M. Klaus Mann montre le prix de certaines pages admirables du *Voyage au Congo* ou du *Retour de Tchad*, où Gide se révèle un grand reporter, au sens subtil où Gide lui-même l'entendait en louant cette rare qualité chez Barrès. De ce « Portrait en mouvement » qu'est le *Journal*, Klaus Mann fait percevoir le caractère de gageure réussie. Il faut regretter peut-être qu'il n'ait pas relevé avec plus d'énergie le profond mérite de Gide, si véritablement désintéressé : cette austère leçon d'art sobre, dépouillé, exigeant, à quoi beaucoup ont dû de savoir lire et de savoir écrire, — et la façon de plus en plus pressante dont il a marqué, incapable d'écrire lui-même une œuvre puissante et objective, non pas dépourvue de préoccupations morales, mais les absorbant dans son pouvoir de pure représentation, que c'étaient là pourtant les seules œuvres nécessaires. Gide n'a pas cessé de louer les ouvrages débarrassés d'intention ; Klaus Mann nous rappelle que l'auteur que Gide admire le plus est Racine. Pour mesurer toute la leçon de l'écrivain français, lui-même aurait pu se reporter à l'exemple de son illustre père.

JACQUES MERCANTON.

* * *

Lettres de Rosalie de Constant écrites de Lausanne à son frère Charles le Chinois en 1798, publiées et annotées par SUZANNE ROULIN, 1 vol., 133 p., Lausanne, F. Rouge & C^{ie}, 1948.

Société vaudoise d'histoire et d'archéologie, *Documents inédits sur la Révolution vaudoise de 1798*, 1 vol., 120 p., Lausanne, F. Roth & C^{ie} (1848). (Tiré à part du numéro de janvier 1948 de la « Revue historique vaudoise »).

Publications de l'Université de Lausanne I — Cent cinquantième anniversaire de l'Indépendance vaudoise, 24 janvier 1948 — LOUIS JUNOD, *Considérations sur la Révolution vaudoise* ; JEAN-CHARLES BIAUDET, *Cent cinquante ans d'histoire vaudoise* — 1 br., 50 p., Lausanne, Librairie de l'Université, F. Rouge & C^{ie}, 1948.

LOUIS JUNOD, *De l'Imprimerie Vincent à l'Imprimerie centrale de Lausanne. Cent soixante-quinze ans de tradition typographique, 1772-1947*, 1 vol., XII + 210 p., Lausanne, Imprimerie centrale, 1948.

Le 150^e anniversaire de notre indépendance nous a valu d'intéressantes publications. Les lettres que Rosalie de Constant écrivait de Lausanne à son frère Charles, alors à Londres, réunies et commentées en un charmant petit volume par les soins de M^{me} S. Roulin, permettent de revivre avec la bonne société lausannoise, presque de semaine en semaine, les péripéties de notre révolution. Tout en dirigeant, non sans soucis d'argent, le ménage de son père, tout en travaillant à son célèbre herbier, M^{lle} de Constant suivait, avec anxiété sans doute, mais avec philosophie et intelligence, les événements et les contait à son frère d'une plume alerte. Ses sentiments de sœur aimante, de fille dévouée, d'âme charitable, son courage tout simple au milieu des difficultés, sa volonté de prendre les choses par leurs bons côtés, sa perspicacité et son indulgence, sa retenue, sa discrétion dans la raillerie — tout cela donne à ses lettres un tour bien personnel et fort attachant. Même banales, ses réflexions sont les siennes, et banales elles ne le sont pas toujours, ainsi quand elle écrit que « les privations sont presque des plaisirs quand la nécessité les commande ». Elle excelle dans le croquis rapide éclairé d'une touche railleuse. A une soirée chez la Générale Brune : « Un général français à grandes moustaches, à l'air farouche avait l'air d'examiner l'assemblée pour voir lequel serait le meilleur à manger ». De M^{me} de Staël, après une visite de trois jours : « Le premier jour que je l'ai vue, elle s'est donné la peine de se servir de tous ses moyens pour éblouir, et on ne pouvait l'écouter sans admiration. Mais l'effet une fois produit, elle a eu l'air ennuyé, vague et assez peu obligeant. » Si la mode parmi M^{me} de Montolieu et ses émules n'avait pas été aux romans romanesques et sentimentaux, peut-être Rosalie de Constant nous eût-elle donné quelque récit dans un ton tout différent. Preuve en soit sa lettre du 10 juillet où, très amusée, mais sans malice, elle narre les amours d'Auguste de Constant et de Louise Polier sur la main de qui un housard français croyait pouvoir compter...

Comme documents historiques les lettres de Rosalie prennent toute leur valeur grâce aux pages claires et sobres par lesquelles M^{me} Roulin les a reliées entre elles. La formule est heureuse. Elle fait de ce joli livre la plus agréable et la plus vivante des introductions à l'histoire de cette année d'il y a un siècle et demi.

* * *

A cette histoire, le gros numéro spécial que la *Revue historique vaudoise* a sorti au début de l'année apporte, sous forme d'une riche collection de documents inédits, une importante contribution. Les historiens seuls pourront en apprécier toute la valeur. Le simple curieux de notre passé y trouvera, non seulement de quoi se faire une idée plus précise et plus juste des années qui ont préparé la proclamation de notre indépendance, et des premières semaines de 1798, mais l'occasion de reviser plus d'un jugement consacré sur notre révolution. Le cahier de doléances rédigé en 1789 par un anonyme, que M. L. Junod, qui le publie pour la première fois, attribue dans une savante préface au général de Portes, éclaire d'une lumière crue l'état du pays à la fin du régime bernois. Les extraits que M. R. Secretan donne du *Journal* inédit du juge Philippe Secretan — les quatre chapitres tirés par M. J.-C. Biaudet des *Mémoires*, inédits eux aussi, du chancelier Boisot, où, à la fin de sa longue carrière toute consacrée aux affaires publiques, avec le recul des ans et son expérience, l'ex-chancelier, alors conseiller d'Etat, raconte pour ses enfants les événements tels qu'il se les rappelle — le *Journal*, découvert et déchiffré par M. M. Bonnard, où, jour après jour, d'une plume fiévreuse, avec inquiétude, le Doyen Bridel, alors pasteur à Château-d'Oex, note en hâte ce qu'il entend dire, ce qu'il voit dans ce Pays d'En-haut, fidèle, comme lui-même, à LL. EE., décidé à résister aux révolutionnaires et aux troupes françaises — les lettres de Payernois retrouvées par M. J.-P. Chuard qui nous renseignent sur les débuts de l'Assemblée provisoire, du 17 au 20 janvier — celles de Glayre à Laharpe, dont l'Assemblée provisoire avait fait son chargé d'affaires auprès du Directoire, et la ferme protestation qu'à la demande de Glayre, Laharpe adressa à Talleyrand contre les exactions du général Ménard — deux pièces enfin exhumées par M. A. Roulin des Archives du Ministère des Affaires étrangères — tous ces documents se complètent les uns les autres, s'éclairent mutuellement, et replacent le lecteur attentif dans l'atmosphère de ces semaines agitées où s'affirma notre volonté d'indépendance. Et rien ne montre mieux la triste déchéance du gouvernement bernois que le récit de la mission de ce pauvre et vaniteux fantoche de général de Weiss à qui LL. EE. avaient confié le soin de maintenir les Vaudois dans leur respectueuse soumission à Berne. L'article solidement documenté que M. E. Mottaz consacre à cet épisode de notre révolution clôt dignement ce beau fascicule de notre revue historique.

* * *

Aux célébrations qui ont marqué le 24 janvier, l'Université avait tenu à s'associer en tenant une séance solennelle à l'Aula. Les discours prononcés à cette occasion par ses deux professeurs d'histoire suisse, MM. L. Junod et J.-Ch. Biaudet, viennent d'être publiés. Il convient de les signaler ici. Dans ses *Considérations sur la Révolution vaudoise*, M. Junod étudie à la lumière de nombreux documents l'état des esprits à la veille des événements de 1798, puis la révolution elle-même. Il montre avec force qu'il est faux de prétendre, comme on le fait si communément, que les révolutionnaires vaudois ont appelé les Français à leur aide et qu'ils sont par conséquent responsables de l'invasion de la Suisse et des misères dont elle a été la cause. Avec hauteur et largeur de vues, M. Biaudet s'est efforcé de dégager les lignes maîtresses, les constantes de notre histoire cantonale au cours des années qui se sont écoulées depuis la révolution. Ses *Cent cinquante ans d'histoire vaudoise 1798-1948* sont une fresque claire, bien équilibrée, d'où les ombres ne sont point absentes, mais qui, tout de même, permet à un Vaudois de contempler sans honte l'histoire de son canton.

* * *

C'est en hommage au même anniversaire que l'Imprimerie centrale a voulu en marquer un autre, celui de la fondation de l'imprimerie dont elle est issue. A l'histoire de la maison elle consacre un somptueux volume, superbement imprimé sur pur chiffon à la forme, orné de nombreuses illustrations, qui fait le plus grand honneur au travail de tous ses employés. Le texte en est dû à M. L. Junod. Il a mis à reconstruire le passé de cette vénérable entreprise toute sa science d'historien, ses scrupules d'archiviste qui n'avance rien que sur la foi de documents sûrs, l'agrément de son style, et une vive sympathie pour l'effort constamment renouvelé de la longue lignée des Vincent. D'Emmanuel-Henri Vincent, le fondateur de la maison, à Lucien Vincent qui, en 1910, passa la main à la Société suisse de publicité, cinq générations se succédèrent de père en fils, parfois d'oncle à neveu, à la tête de l'imprimerie, avec le même amour du métier, le même souci du travail bien fait, le même désir d'être utiles au pays. L'histoire de cette longue dynastie est liée à celle de Lausanne et du canton de Vaud. Emmanuel-Henri fut longtemps l'imprimeur du Doyen Bridel. Dès 1798, il s'intitule « imprimeur national ». En cette qualité, il publiait le Bulletin officiel du nouveau gouvernement, d'où, cinq ans plus tard, devait sortir la *Gazette de Lausanne*. Et l'on sait que la *Gazette* n'a jamais eu à changer d'imprimeur. Cette collaboration, jamais interrompue, d'un siècle et demi en dit long sur l'esprit qui a toujours régné dans la maison fondée tout modestement en 1772 et qui maintenant est l'une des plus florissantes imprimeries du pays.

G. BONNARD.

